

## L'étendue du malheur

Robert Lévesque

Numéro 110, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25155ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2002). L'étendue du malheur. *24 images*, (110), 27–27.

# Travelling arrière

## L'ÉTENDUE DU MALHEUR

PAR ROBERT LÉVESQUE

**Un homme qui dort est au cinéma ce qu'un essai est à la littérature. En noir et blanc, sans dialogue, le texte écrit à la deuxième personne du singulier est dit en voix off. Georges Perec (1936-1982) est l'auteur, Bernard Queysanne le cinéaste. Menacé par l'oubli, c'est un chef-d'œuvre en péril.**

Fils unique, Perec, Georges, tu ne te souviens pas de ton enfance, tu n'as pas de souvenirs de ton père mort à la guerre ni de la rue Vilin où tu es né le 7 mars 1936; ta mère, qui y tenait un salon de coiffure pour dames, n'est pas revenue à la maison le 17 janvier 1943 et tu apprendras plus tard que des hommes l'emmenèrent à Drancy, à Auschwitz, tes grands-parents non plus ne sont jamais revenus de ces camps-là...

Tu as une cicatrice au-dessus de la lèvre supérieure depuis l'âge de 8 ans, tu t'es blessé quand tu étais en pension dans un *home* d'enfants abandonnés; à 11 ans et 2 mois, à Paris chez un oncle, en 1947, tu as fait une fugue que tu raconteras 20 ans plus tard à la troisième personne du singulier, *il était assis sur un banc, en face du Figaro*, tu retrouveras tous les détails, *le grand bol de faïence blanche, aux bords ébréchés, au fond couvert de stries grisâtres, dans lequel il avait bu de l'eau...*, c'est ta belle-famille qui vint te chercher au commissariat, on t'envoya en analyse chez madame Dolto...

Tu as lu tout Balzac, un volume par jour, quand tu avais 16 ans et tu te découvris alors un goût immodéré pour les dictionnaires, *le Larousse du XX<sup>e</sup> siècle* en six volumes; tu décides de devenir écrivain huit ans après la guerre, en 1953, tu écoutes les disques de Charlie Parker et ton professeur

est Jean Duvignaud qui te présente Maurice Nadeau et Roland Barthes pour qui tu écriras des articles; en janvier 1957 tu as rompu avec oncles et tantes, tu loues une chambre au 6<sup>e</sup> étage du 203 de la rue Saint-Honoré.

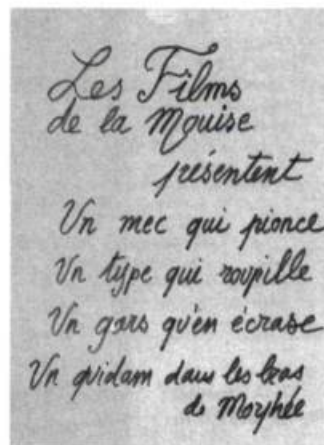
C'est cette chambre, ta *cage à poule* où tu resteras six mois à ne rien faire, qui te servira de modèle quand tu auras l'idée d'écrire un ouvrage radical et particulier sur *le refus des choses*, disais-tu, sur le refus du monde; tu savais que ce livre, qui deviendra un film, s'appellerait *Un homme qui dort*.

Tu as écrit à la seconde personne du singulier ce récit d'un garçon qui dort sa vie, s'absente de lui-même, cesse toute activité sociale; ta fugue d'enfant écrite au «il», l'enfermement du jeune homme se faisait au «tu» car, si tu as habité cette chambre où l'on filme 16 ans plus tard un acteur qui aura aussi une cicatrice au-dessus de la lèvre supérieure, un acteur qui s'appelle Jacques Spiesser, ce n'est pas toi mais tu avoueras avoir eu le désir de retrouver à partir d'éléments qui ne sont pas autobiographiques — étroite banquette qui sert de lit, bassine de matière plastique rose où trempent des chaussettes, bol de Nescafé, miroir fêlé, lézards (ton vrai nom de Perec signifie fissure en hébreu) —, certaines années de ta vie car, comme le Je de Rimbaud, ce Tu est un autre...



Georges Perec en 1975.

«Tu t'es arrêté de parler et seul le silence t'a répondu.»



En 1971 tu te taillades les veines sans en mourir, le texte est écrit et le film n'est pas fait, il va se faire en 1973 et tu y prendras part dans le moindre détail, repérage et montage; on le sort au cinéma Le Seine car le propriétaire aime la littérature, il reste à l'affiche d'avril à octobre, il a le prix Jean-Vigo, il fera ses frais, un ministre casse la décision de le projeter dans la sélection à Cannes mais on le récupère à la Quinzaine, c'était en 1974, l'année de *Conversation secrète* de Francis Ford Coppola...

Il est, ce film, d'une mélancolie dépassant le désespoir, je l'aime, il me trouble, c'est un

cinéma muet où en voix off une femme dit: *tu t'es arrêté de parler et seul le silence t'a répondu*, elle dit: *quels secrets cherches-tu dans ton miroir fêlé?*; cette voix de femme qui dit le soliloque nominatif du jeune homme c'était celle d'une actrice de théâtre alors inconnue, Ludmilla Mikaël, 13 ans plus tard elle est la Dona Prouhèze du *Soulier de satin* dans la cour d'honneur du palais des Papes...

Je revois *Un homme qui dort* 25 ans plus tard et le charme demeure intact et effrayant, cette voix douce et atone nous plonge dans la beauté glauque de la mélancolie, nous guide d'autorité dans le piège de la solitude: *l'indifférence ne t'a pas rendu différent...*; c'est un garçon qui croyait n'avoir besoin que de la ville, de ses rues, d'un fragment de comptoir pour manger son steak-frites, d'une bassine pour laver ses chaussettes et qui mesure l'étendue de son malheur: *tu n'es plus le maître anonyme du monde, celui sur qui l'histoire n'avait pas de prise...*, non, tu t'illusionnes en intouchable, les yeux ouverts à tous les détails tu ne retiens rien, tu es un somnambule éveillé, un aveugle qui verrait, un fils unique, Georges Perec... ■